

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VÖGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Abonnements de vacances.

La Gazette de Lausanne sert pendant l'été des abonnements de vacances, par semaines ou par mois, aux conditions suivantes :

SUISSE :

Une semaine, **soixante centimes**.
Un mois, **deux francs**.

ÉTRANGER :

Une semaine, **un franc**.
Un mois, **3 fr. 50**.

LAUSANNE, 15 juillet 1891.

BULLETIN POLITIQUE

La situation de roi confère des privilèges si exceptionnels qu'il s'y lie des obligations spéciales. Quand on veut régner sur un peuple uniquement par droit de naissance et que le premier auquel on donnera le jour sera souverain lui aussi, il ne faut pas s'étonner que ce peuple s'occupe de circonstances de famille qui sont en réalité les siennes propres et se réserve le droit de contrôler le mariage dont il attend son maître futur.

Après beaucoup d'autres, le prince Ferdinand de Hohenzollern, neveu du roi Carol et proclamé en 1889 héritier du trône de Roumanie, en fait la triste expérience.

Comment est-il venu à mettre son cœur royal aux pieds de Mlle Hélène Vacaresco, dame d'honneur de la reine Elisabeth, en littérature Carmen Silva ?

Deux versions ont cours :

D'après la première, méchamment lancée par le *Figaro* et d'autres journaux par trop « déniaisés », le bon prince, tout frais émoulu d'une garnison allemande est tombé dans les rets d'une famille intrigante. Le père de Mlle Vacaresco est un diplomate déjà connu dans plusieurs cours de l'Europe par les frasques des siens. Un fils du ministre s'était conduit de telle sorte à Vienne que le grand maréchal de la cour avait dû biffer son nom des listes d'invités. Plus tard, à Berlin, introduit par son père sans invitation dans une soirée de la princesse de Reuss, le jeune homme avait dû être expulsé. Après sa retraite forcée de la diplomatie, M. Vacaresco a enfilé ses ambitions. Et sa fille, fort bien accueillie par la reine parce qu'elle fait des vers, a su conquérir le prince Ferdinand.

Mme Vacaresco, la mère de la charmante fiancée, proteste contre les calculs intéressés qu'on prête malicieusement à sa fille. Elle a raconté toute l'idylle à des journalistes parisiens, comptant sans doute sur leur discrétion. Le prince, a-t-elle dit, aimait sa fille depuis deux ans sans oser risquer une déclaration. Un jour tout en larmes, il s'est ouvert au roi. Il s'attendait à un refus de la part de S. M. Mais Carol 1^{er} a ouvert ses bras à son neveu en s'écriant : « Tu épouseras Hélène. » Le prince a remercié le roi en pleurant. Les boyards qui s'opposent au mariage agissent par pure jalousie, parce qu'ils ont aussi des filles. Le peuple applaudirait à cette union, qu'approuvent le roi et la reine. On se trompe du reste si l'on s'imaginerait que le prince va y renoncer. Le voyage qu'on lui fait faire ne l'assurera pas sa

fidélité. Il est malade et il a dit : « J'épouserai Hélène ou je mourrai. »

Ainsi a parlé Mme Vacaresco. Nous ne nous chargeons pas de démêler jusqu'à quel point son amour maternel peut avoir altéré l'exactitude des faits.

Mais il est certain que les principaux ministres, le général Lahovary et M. Catadji, se sont prononcés contre Mlle Vacaresco de la façon la plus catégorique. La Roumanie, disent-ils, a mis sur le trône un prince étranger, non parce qu'elle manquait de vieilles familles nobles dignes de porter le sceptre, mais parce qu'elle en avait trop et désirait échapper aux misères que lui faisaient leurs perpétuelles compétitions. Avec une reine prise dans l'une de ces familles, nous verrions renaitre l'anarchie à laquelle nous avons échappé. Nous ne voulons pas ! Les chefs du gouvernement, sinon le peuple, sont unanimes sur ce point.

Le roi va, dit-on, se rendre à Sigmaringen, auprès de son frère Léopold, pour conférer sur les mesures à prendre. Dans le cas où le prince Ferdinand maintiendrait son projet de mariage, les Chambres roumaines seraient convoquées à l'effet de délibérer sur la question de succession au trône. D'après la constitution, à défaut du prince Ferdinand, c'est son frère cadet, le prince Charles, âgé de vingt-trois ans, qui serait appelé à succéder. Mais si celui-ci refusait, le roi Carol pourrait, avec l'assentiment des Chambres, désigner le futur héritier parmi les familles souveraines de l'Europe.

Cruelle infortune : la Gazette de Cologne notifie au jeune prince que, renonçant au trône de Roumanie, il ne pourrait pas épouser Mlle Vacaresco. S'il cesse de faire partie de la famille qui règne à Bucarest, il redevient membre de celle qui règne à Berlin. La feuille juive a horreur des mésalliances : elle frémit à la pensée d'un Hohenzollern épousant une Vacaresco et assure que jamais, jamais Guillaume II ne tolérera ce scandale.

Que va faire le prince Ferdinand ? Alceste n'eût pas hésité. Il chantait de grand cœur :

J'aurais dit au roi Henri
Reprenez votre Paris.
J'aime mieux ma mie au gué,
J'aime mieux ma mie !

Le nombre des princes qui mettent en pratique cette chanson dont le rime n'est pas riche et dont le style est vieux, se multiplie singulièrement depuis quelque mois : Le prince Oscar de Suède, pour épouser une bourgeoise, a jeté sa détroque royale. Un archiduc d'Autriche a accepté de s'appeler Jean Orth pour chavirer avec une cargaison de pétrole et une charmante actrice berlinoise. Le prince de Battenberg, rapidement consolé des rigueurs de M. de Bismarck lui refusant une princesse de Prusse, a renoncé à toutes ses chances de remonter sur le trône bulgare pour devenir le mari d'une artiste... Le prince Ferdinand va-t-il compléter la série ? C'est son affaire et celle de Mlle Vacaresco.

Mais, à vrai dire, il nous est difficile de mêler nos larmes à celles que nos sensibiles confrères versent sur leur sort. Rien au monde n'oblige le prince de Hohenzollern-Sigmaringen à régner sur les Roumains. Ceux-ci ont pour l'accepter les raisons négatives que les boyards ont exposées au roi Carol. S'il ne veut pas accepter le cahier des charges, qu'il renonce à l'adjudication. Personne ne le regrettera. Et puis, ce serait un bon moyen de s'assurer qu'il est aimé pour lui-même.

Mais, de quoi nous mêlons-nous !

Le verdict de Zurich.

Le parti radical suisse a voulu se solidariser avec l'éméute tessinoise, malgré le sang versé, malgré les vols commis, malgré la lâcheté des agresseurs, malgré leurs mensonges percés à jour, malgré leurs outrages aux troupes fédérales.

S'il n'avait compromis que lui en pareille compagnie, ce serait son affaire.

Mais il a sali les institutions de la Suisse et en devra compte à tous les Suisses.

Naguère encore le Conseil fédéral était un gouvernement respecté de tous, placé au-dessus des rivalités des partis, arbitre incontesté de nos luttes, respectueux de la loi.

Il a abandonné ce rôle.

Quand l'éméute a éclaté au Tessin, il y a envoyé comme commissaire fédéral un meneur radical passionné. On sait comment celui-ci a-t-il compris sa tâche.

Toujours est-il que la tentative des émeutiers du 11 septembre pour donner le pouvoir à MM. Simen et consorts ayant échoué, et les habiletés de M. Kunzli dans le même but n'ayant pas réussi davantage, il subsistait tant de faits patents réprimés par le code pénal à la charge des protégés du pouvoir que le silence était impossible.

Ces gens qu'on n'avait pas incarcérés et qui vaguaient sans être le moins du monde inquiétés à leur œuvre de haine et de discord ne devaient en aucun cas être punis. N'avaient-ils pas agi dans l'intérêt du parti radical suisse ? Celui-ci n'avait-il pas applaudi à leurs actes, — à supposer même que les meneurs des clubs et des loges en aient ignoré la préparation et y soient restés étrangers ? Il fallait les couvrir de fleurs et non leur appliquer le code pénal.

Mais encore une fois, la loi était claire, les délits avoués et certains. Pour aboutir au résultat décidé d'avance, il fallait faire œuvre de parti aux assises fédérales. Il fallait que la justice jouât le rôle que le Conseil fédéral avait accepté.

C'était là une manière de faire si énorme, elle jurait d'une façon si criante avec les mœurs politiques jusqu'ici honnêtes de notre pays, que le parti radical a eu des scrupules. Il a proposé l'amnistie pour s'épargner à lui-même l'accomplissement de ses mauvais desseins.

Le Conseil des Etats n'a pas voulu se faire son complice et a décidé que la justice suivrait son cours.

Dès le lendemain de ce vote, il n'y eût pas d'illusion possible. Le langage de la presse radicale, débarrassée des circonlocutions et des périphrases, disait : — « Les accusés ne doi- » vent pas être punis. Nous nous arrangerons » pour cela. C'est un scandale, soit ! Mais, si » vous aviez voté l'amnistie, vous l'auriez » épargné à vous, à nous et à la Suisse. Nous » nous en lavons les mains. »

Et ils l'ont fait comme ils l'ont dit !

D'un bout à l'autre, le procès de Zurich a été une comédie.

La loi prévoyait un acte d'accusation ; il n'y a pas eu d'acte d'accusation.

Par deux voix contre une, la cour a décidé, dès le début du procès, que la partie civile n'aurait pas la parole, laissant ainsi à M. Scherb seul la tâche de soutenir l'accusation.

M. Scherb s'est acquitté de sa tâche à Zu-

rich, dans l'esprit où M. Kunzli avait rempli la sienne à Bellinzona et à Lugano.

Il a laissé les avocats de la défense, le hargneux M. Kurz et l'habile M. Forrer, conseil de la Banca cantonale ticinese, conduire presque seuls l'audition des témoins. Sur les faits de la cause : insurrection à main armée, meurtre d'un conseiller d'Etat, usurpation de fonctions publiques, séquestrations illégales, — on a fait autant que possible le silence. Mais il n'est pas de potin mensonger vieux de dix ans contre le gouvernement conservateur qu'on n'ait réédité pour le jury, revu, amplifié et adapté aux besoins du procès. La procédure fédérale faisant conduire les débats par les parties, les juges fédéraux ont dû assister, témoins presque muets, et certainement profondément attristés, à cette parodie de la justice. Dieu nous garde d'en rendre responsables en aucune mesure ces magistrats respectés.

Et, chose inouïe, tandis que les honorables MM. Simen, Bruni, Bertoni et *tutti quanti* s'élevaient abondamment sur tous les faits qui les avaient, disaient-ils, poussés à la révolution, on a fermé la bouche à M. Respini et aux membres du gouvernement tessinois, — auxquels on avait au préalable refusé des avocats, — quand ils ont voulu dire les circonstances vraies qui ont amené l'insurrection. Dès que le chef du parti conservateur tessinois a voulu parler de la Banque, M. Forrer a bondi et on a imposé silence au témoin ! Rien, dans toute cette affaire n'est plus caractéristique.

L'heure du réquisitoire est venue. M. Scherb a le devoir de résumer au point de vue de l'accusation des débats qui ont duré quinze jours, de demander l'application de la loi à vingt-un accusés, de retracer un ensemble de faits complexes et systématiquement travestis par la défense. Le silence de la partie civile rend ses devoirs plus lourds. Il est du reste connu comme un orateur prolifique. M. Scherb n'a pas parlé une heure ! Et voici, d'après le correspondant du *Journal de Genève*, l'impression produite par son discours :

Ce singulier morceau oratoire a été prononcé du ton d'un homme qui expédierait au plus vite une besogne remplie à contre-cœur. Lorsque M. Scherb est fini par la lecture de cette feuille volante qui a été censée représenter à ces débats l'acte d'accusation et n'est en somme que la liste des accusés, personne ne voulait croire que le réquisitoire fut fini ; en fait, sous cette forme-là, il équivalait à peu près à une mise hors de cause des accusés, puisque les griefs relevés par l'accusation n'ont été précisés à l'égard d'aucun d'entre eux. M. Scherb n'a pas voulu en avoir le démenti : il est resté jusqu'au bout... le septième avocat de la défense.

Après cela, les défenseurs proprement dits ont parlé deux jours !

Et, comme si les jurés n'apercevaient pas suffisamment ce qu'on attendait d'eux, M. le colonel-divisionnaire Kunzli, commissaire fédéral au Tessin, chargé d'y faire régner le droit et la justice, est arrivé et a ostensiblement serré la main aux accusés !

Pour prononcer une condamnation, il faut au terme du code fédéral, dix voix au moins contre deux. Le jury a délibéré une heure et demie. Il a rapporté un verdict de libération.

Dans les conditions où s'est déroulé le procès, après les récusations de la défense d'un côté, de M. Scherb de l'autre, étant donnée enfin la quasi unanimité exigée par la loi, un autre résultat eût été un miracle !

**

arbres qui croissaient magnifiques et nombreux dans le limon, des amas de roseaux mêlés d'échme jaunâtre formaient de grandes îles flottantes. Le fermier joyeux songeait qu'on allait pouvoir dormir tranquille cette nuit-là, sans craindre la rupture des digues, signal toujours éraint d'une fuite précipitée et désastreuse.

Soudain, une masse plus lourde, enchevêtrée dans un buisson, frappa sa vue. L'homme, une main sur ses yeux, considéra l'objet attentivement et parut bientôt fixé sur sa nature. A cette même place, il avait déjà vu bien des fois une face grimaçante, sinistrement grotesque, comme celle que lui montrait l'épave humaine échouée à dix pas de la levée.

Un *négalis* ! fit le paysan, sans s'émouvoir.

Après cette exclamation peu pathétique, il rentra chez lui et, fort tranquillement, comme il sied à un homme habitué à ces aventures, il envoya un pâtre avertir « la justice » d'Arles. Puis il se mit à table avec sa famille, et, durant tout le repas, il fut question de la gênante habitude qu'ont les *négalis* du Rhône de venir s'arrêter à Mollégès. Toutefois l'indifférence devint de la stupefaction quand on reconstruit, par les papiers du mort, qu'il arrivait de Paris et même qu'il était venu bon train : sa note d'hôtel était acquittée de l'avant-veille. D'autres papiers firent voir qu'il était maire d'une commune appelée Sénac, dans l'Ardèche, et, sans doute, propriétaire d'un château féodal, car son portefeuille contenait la photographie d'un donjon à l'apparence majestueuse. Comme, en outre, il avait de l'argent, on lui accorda les honneurs d'un drap blanc sur de la paille fraîche, dans une salle basse de la maison. Puis on envoya ce télégramme :

« Adjoint Sénac (Ardèche). »

« Maire de votre commune trouvé mort sur notre territoire. Envoyez instructions. »

Le bachelier n'a jamais reparu. Sans doute, comme l'avait prophétisé le vieux Signol, il est allé « jusqu'à la mer. »

XVI

Quelques jours après, Thérèse de Sénac trouvait

NOUVELLES POLITIQUES

— Le gouvernement a ordonné la formation d'un cordon militaire à la frontière de Russie pour refouler les Israélites qui arrivaient en grand nombre. Il estime en posséder déjà plus que son dû.

— Le 14 juillet paraît avoir été célébré dans toute la France, sans incident notable, et conformément au programme connu.

Comme chaque année, les sociétés alsaciennes-lor-

dans son courrier la lettre suivante :

« Madame, les journaux ont appris l'affreux catastrophe ; mais ils n'ont pu vous dire qu'une faible partie du drame qui hantera jusqu'au dernier jour mes oreilles et mes yeux. Dans quelque temps, ma pauvre mère vous fera ce récit. Madame, soyez bonne pour elle... »

« Pardonnez-moi ; l'expiation est suffisante. Pour vous, désormais, l'orage est passé. Un peu de cendres encore chaudes au fond de l'âtre où des papiers maudits achevèrent de brûler, voilà tout ce qui reste de vos angoisses — permettez-moi de dire de nos angoisses passées. »

« Revenez bien vite à Sénac, chez vous, parmi vos malades et vos pauvres. Le vieux Signol a repris ses fonctions que nul n'ose plus remplir. Encore une fois vous ferez passer le Rhône dans son bateau. Encore une fois vous gravirez la pente des allées, si odorantes, si fleuries aujourd'hui ! »

« Encore une fois vous monterez sur la vieille tour ; mais, quand vous serez sur le sommet, ne regardez pas du côté de la ville : aucun danger ne vous y menace plus. Tournez les yeux vers le Levant, dans la direction des montagnes qui cachent la Grande-Chartreuse. Que vos prières aillent retrouver là, sous les grands sapins toujours verts, le dernier rejeton d'une race malheureuse qui fut l'ennemie de la vôtre et qui va finir dans le silence, mais non pas — vous le savez — dans la rancune et dans la haine qui dureront trop longtemps ! »

« Soyez toujours heureuse, madame ! Vous avez vaincu le malheur et vous méritiez de le vaincre. N'oubliez pas celui qui fut pour vous un honorable et dévoué serviteur. »

« FORTUNAT CADAROUX. »

XVII

Les Sénac sont fixés dans leur château. Selon toute apparence, Paris ne les reverra qu'en des apparitions assez courtes. Ceux qui les approchent, plus nombreux qu'autrefois, les trouvent changés : non pas plus dédaigneux de l'idéal, non pas moins fier de leur race, non pas moins absorbés dans leur tendresse ré-

FEUILLETON DE LA GAZETTE

PLUS FORT QUE LA HAINE

par LÉON DE TINSEAU

Elle m'a touché la main. Elle m'estime. Elle ne m'oubliera jamais... Ne détournez pas la tête ; j'ai sa promesse ! Quand sa bouche a dit une chose, la vérité même a parlé. Maintenant, quoiqu'il arrive, que le malheur l'atteigne sans espoir ou qu'elle soit délivrée de toute crainte, que puis-je pour elle ? Rien. Mon rôle est fini dans sa vie... Je pars !

— Où iras-tu ?
— Comme il allait répondre, une clameur lointaine arriva du Rhône, portée par la brise que la nuit soulevait. Des voix qui semblaient se rapprocher criaient : « Au secours ! »

Fortunat courut à sa fenêtre et répondit par un « *fiola* » vigoureux.

Le père Signol, toujours debout, au bord du fleuve, ôta sa pipe de sa bouche et grommela tout hanté :

— Ils ont le temps d'appeler, d'ici à la mer !

En même temps une masse noire passa sur l'eau comme une flèche, à vingt brasses de la maison. Deux voix se distinguaient. L'une cria : « Signol ! » L'autre, moins forte, prononça un autre nom. Fortunat, les cheveux hérissés de frayeur, se rapprocha de sa mère qui n'avait rien entendu.

— Mon père est à Paris ? demanda-t-il tout tremblant.

La vieille femme répondit, sans comprendre l'agitation de son fils :

— Je ne l'attends que dans plusieurs jours. Pourquoi ?

— Fortunat ! hurlait encore la voix, que la brise apportait plus distincte.

En deux bonds, le jeune homme fut au bas de l'escalier et sauta dans la légère nacelle retenue par un cable à l'ancre de fer.

raînes de Paris ont fait dans la matinée un pèlerinage à la statue de Strasbourg, place de la Concorde.

La revue de Longchamps a été très brillante. La foule était énorme et M. Carnot a été très acclamé.

Guillaume II en Angleterre.

Hatfield, 13 juillet.

Dans la matinée, l'empereur, accompagné de lord Carmarthen, a fait une promenade à cheval dans le parc, puis il a visité une partie des propriétés de lord Salisbury, qui ont une étendue de 7 milles. Pendant le déjeuner à la fourchette, le couple impérial, lord et lady Salisbury, M. Waddington, ambassadeur de France, et Mme Waddington, étaient voisins de table. L'empereur s'est entretenu vivement avec tous les convives. Ceux-ci l'ont tous accompagné à la gare. Il est parti à 3 h. 20 pour Windsor.

Londres, 14 juillet.

L'empereur est parti hier soir pour Edimbourg. Le prince de Galles, les ducs de Connaught et de Cambridge ont accompagné l'empereur jusqu'à la gare, où l'attendaient le comte de Hatzfeldt, le personnel de l'ambassade allemande et de nombreux dignitaires. Aux paroles d'adieu, l'empereur n'a pas répondu par « good bye », mais par « au revoir ». L'empereur a dû arriver à Leith à 7 heures du matin, pour se rendre immédiatement à bord du *Hohenzollern*.

La reine Victoria, en prenant à Windsor congé de l'empereur, l'a embrassé sur les deux joues. Après être rentré à Londres par la station de Liverpool Street, et après avoir passé au palais de Buckingham, l'empereur s'est rendu en voiture à Dudleyhouse pour dîner chez lady Dudley.

L'empereur a donné au lord-maire son portrait à l'huile, grandeur naturelle, en uniforme d'amiral anglais.

Le mouvement ouvrier.

Paris, 14 juillet.

Les membres des conseils d'administration de la chambre syndicale de la section de l'Ouest des ouvriers de chemins de fer avaient organisé une réunion hier soir, rue Clairant, au gymnase *Sentinelle*. Un millier d'ouvriers y assistaient. Divers orateurs ont rendu compte de la réunion de la veille au Cirque d'Hiver et de l'entrevue des délégués du Nord avec leur ingénieur. A l'unanimité, l'assemblée a voté un ordre du jour assurant leurs camarades de la ligne d'Orléans qu'ils les suivraient dans la grève générale mercredi, si elle était déclarée.

Paris, 14 juillet.

Les palefreniers des voitures de place de divers dépôts avaient annoncé pour lundi soir une réunion plénière de la corporation à la Bourse du travail, afin de protester contre leurs salaires et demander que leur rétribution quotidienne fût portée à un minimum fixe de six francs. A dix heures, il n'y avait encore dans la salle de la Bourse du travail qu'une quinzaine de manifestants qui maugréaient contre l'indifférence de leurs camarades, restés sans doute pour fêter la veille du 14 juillet autour des nombreux orchestres installés dans les carrefours. On a décidé de remettre à une date ultérieure l'évolution du mouvement gréviste.

Christiania, 14 juillet.

Une assemblée de délégués représentant 20,000 ouvriers a décliné les propositions des socialistes; elle propose que l'Etat acquière les propriétés foncières et les répartisse entre les ouvriers. Les fonds d'exploitation seraient fournis par un établissement de crédit à créer par l'Etat.

Cologne, 14 juillet.

Le mouvement des ouvriers mineurs qui, depuis la grève du printemps de cette année, s'était considérablement ralenti, paraît se raviver. Ces derniers délégués de mineurs anglais, français, belges et allemands se sont réunis à Cologne pour constituer une grande organisation internationale des ouvriers mineurs. Les deux délégués anglais étaient MM. B. Pickard et Thomas Burt, membres du Parlement.

On a décidé en première ligne que le prochain congrès international des ouvriers mineurs aura lieu à Londres dans le courant de juillet de l'année prochaine. Toutes les propositions relatives à ce sujet devront être adressées à M. B. Pickard, secrétaire général, au plus tard jusqu'à la fin mars.

On a décidé, en outre, de créer à Cologne une association internationale des mineurs avec les buts suivants:

- 1° Le concours effectif des mineurs du monde entier.
- 2° La réduction à huit heures de la journée de travail, y compris l'entrée et la sortie.
- 3° La surveillance efficace et l'inspection des mines par l'adjonction aux inspecteurs actuels de délégués élus par les ouvriers et rétribués par l'Etat.
- 4° L'action internationale dans les cas urgents.
- 5° L'organisation des mineurs et la défense de tous les intérêts légitimes.
- 6° L'usage de tous les droits légitimes pour l'exécution équitable de tous les contrats ainsi que pour la défense de tous les autres droits et l'obligation imposée

propre et dans leur pitié pour ceux qui souffrent, mais plus indulgents, plus résignés à la réalité médiocre, en quelque sorte plus humains. Le soin des malades et des pauvres, les relations avec les voisins, la conduite d'un domaine constamment amélioré dans l'intérêt de tous, occupent leurs moindres loisirs. Cependant, si affaibli qu'elle puisse être, la comtesse est montée chaque jour, pendant bien des mois, aux vieux créneaux de la plate-forme où, son beau visage tourné vers l'Orient, elle prie pour le jeune chartreux qu'elle n'a point oublié. Plus d'une fois elle a fait entendre d'avoir de ses nouvelles. On lui a dit qu'il serait devenu un saint moine — s'il avait le temps. Mais ses jours sont comptés. C'est à lui, à lui d'abord, que la fosse toujours ouverte sous le grand crucifix du cimetière semble adresser la solennelle admonestation. Il le sait; il en est heureux; déjà le se repose. Il n'attend, il n'espère, il ne craint plus rien ici-bas, ce mourant, déjà mort au monde. Il ne sait pas, surtout, il ne saura jamais, que, du fond de son cloître, il a rendu Albert jaloux, sans que Thérèse, durant des mois, en eût soupçonné. Peut-être que, pour la première et la dernière fois de sa vie, Albert n'eût pas tout à fait tort d'être jaloux...

Un matin la comtesse, du haut de son observatoire, aperçut son mari qui marchait à grands pas sous une charmillie, et, croyant n'être pas vu, jetait souvent vers les créneaux où flottait la robe de sa femme des regards chargés de tristesse. Frappée d'une idée subite, instruite, hélas! par l'expérience, elle descendit les marches et courut au promeneur, qui fut d'abord étonné de sentir dans ses bras celle qu'il croyait à la Grande-Chartreuse.

— Mais sois donc heureux, dit-elle. Que peux-tu craindre? Que te manque-t-il?

— Tiens! répondit Sénac, chacune de ces pierres, chacun de ces arbres ne fera toujours souvenir que tu serais aujourd'hui loin de cette demeure, sans un autre homme. C'est lui qui te l'a donnée en quelque sorte; ce n'est pas moi. Qui m'aurait dit qu'un inconnu prendrait une telle place dans ta vie?

— Et-tu surs cette vie cent fois, qu'importe? C'est toi que j'aime et pour qui je suis prête à mourir!

sée aux patrons de traiter avec humanité les ouvriers de l'industrie houillère.

Parmi les délégués allemands qui ont assisté à la séance se trouvent, entre autres, M. Schroeder, le « délégué près l'empereur ».

CONFÉDÉRATION SUISSE

Assises fédérales de Zurich.

Audience du 14 juillet 1891.

Les plaidoyers continuent.

M. WEIBEL, de Lucerne, a la parole. On a affirmé, dit-il, que la révolution est inconciliable avec la démocratie. Cela est juste pour une vraie démocratie, mais non pour une fausse démocratie. Or, une vraie démocratie ne peut exister ni subsister dans un pays où l'ultramontanisme, politique et religieux, détient le pouvoir. L'orateur voudrait décrire cet ultramontanisme, qui est le fond même du tableau, et auquel il faut tout rapporter dans le débat actuel.

Le discours de M. Weibel roule donc tout entier sur l'ultramontanisme et sur le *Kulturkampf*, du moyen-âge jusqu'à nos jours. Il parle de l'excommunication des gens de Schwytz et de Sarnen en 1240, de la réformation, de la morale jésuitique, du syllabus de 1864, des décrétales, des opinions du pape actuel Léon XIII, qui a signalé le protestantisme comme la cause de tous les maux qui affligent l'humanité, etc., etc.

Par deux fois, le président est obligé de rappeler l'orateur à la question.

M. Weibel justifie les Tessinois d'avoir combattu par tous les moyens, même par la révolution, cet ultramontanisme, pouvoir révolutionnaire. Dans les cantons où l'Eglise catholique règne en maîtresse, les libéraux ne peuvent avoir aucune confiance dans les autorités. Les hommes qui figurent aujourd'hui au banc des accusés ont souffert plus qu'on ne peut dire d'une oppression systématique; la révolution seule pouvait les délivrer de ce joug.

M. MULLER, de Winterthur, ne prononce qu'une courte plaidoirie. Il insiste sur le fait que tous les accusés se sont déclarés solidaires et que la révolution a été décidée, non-seulement par les vingt-deux citoyens sur le sort desquels le jury doit prononcer, mais par l'ensemble du parti libéral.

Parmi les accusés se trouvent des hommes qui n'ont pris qu'une part infime aux événements du mois de septembre 1890, tandis que plusieurs chefs du mouvement n'ont pas été traduits à la barre du tribunal. Le peuple armé qui a pris le palais de Bellinzona, les gens qui ont enfoncé la porte, ceux qui ont sonné le tocsin sont-ils moins coupables que les accusés? Et les conseillers municipaux de Lugano qui ont servi la révolution avec tant de zèle, où sont-ils? Condamner les uns et non les autres est impossible; le jury prononcera un verdict d'acquiescement.

M. AMSTER, de Zurich, s'attaque au côté juridique de la question. Les faits ne sont pas nés, il y a bien eu, conformément aux articles 45 et 52 du code pénal, « une entreprise pour renverser le gouvernement ». Mais cette entreprise était justifiée par l'état dans lequel se trouvait le Tessin, placé sous la tyrannie d'un seul homme, avec une justice corrompue, un système électoral vicieux et une instruction publique déplorable. Un tel gouvernement ne méritait pas de vivre; le peuple tout entier a pris part à sa chute. Lorsque le peuple ne peut plus faire appliquer la constitution que lui-même s'est donnée, il doit reprendre ses droits souverains et en faire usage.

Les plaidoiries sont terminées. Aucun des accusés ne désire prendre la parole.

M. SCHERR, procureur-général, réplique brièvement. Il ne se soucie en aucune façon, dit-il, des manifestations de la tribune. La loi est claire, elle doit être appliquée. Les faits sont patents, indéniables. On a prétendu que la loi ne devait pas être appliquée à un gouvernement qui avait violé la constitution; mais la Confédération seule avait à juger si la constitution était véritablement violée, et en aucun cas on n'avait le droit de recourir à la force. La légitime défense ne peut être invoquée: elle supposerait des menaces contre la liberté individuelle, tandis qu'il ne pouvait être question que de liberté politique. Dans une république démocratique, une révolution ne peut se justifier; tout emploi de la violence est un pas en arrière et non un pas en avant. On a violemment incriminé le régime conservateur, mais sur ce point on pourrait dire à la défense, et spécialement à M. Forrer: « Qui prouve trop ne prouve rien. » Au reste ce n'est pas le gouvernement tessinois qui est ici le plaignant, mais la Confédération, dont les lois ont été violées.

Le raisonnement de M. Muller est inadmissible. Les accusés n'ont pas été choisis au hasard; ils ont été renvoyés devant la cour à la suite d'une procédure régulière. Le jury doit prononcer sur leur sort, sans se préoccuper d'autre chose.

M. ZÜRCHER a été chargé de la duplique par ses collègues de la défense.

Nous n'avons pas trop prouvé, dit-il. Raconter l'histoire du Tessin, n'est pas présenter un excès de preuves. Si nous en avions dit moins, on nous aurait

dit: Oh! mon ami, ne trouves-tu pas qu'il est temps de nous humilier devant l'ironie des calculs de notre sagesse? Tout ce qui n'est pas nous-mêmes a trompé notre attente. La richesse que nous pensions avoir a failli devenir pauvreté. Par notre amour nous nous sommes causé mutuellement beaucoup de souffrance. Le monde que nous méprisions, que nous méprisons encore, s'est vengé de nos mépris; nos amis nous ont mal conseillés; c'est un ennemi qui nous sauve. Enfin c'est le fils d'un athée, le descendant des abatteurs de croix qui renonce au monde et qui nous y laisse, nous les enfants des croyants et des justes! Ah! cher, soyons très humbles, très simples, très reconnaissants de ce qui nous est donné; faisons, pensons ce que font et pensent les autres, j'entends ceux qui sont bons, qui s'aident, et qui sont heureux.

— Amen! dit Albert en baissant les lèvres qui venaient de prononcer des paroles si sages.

Néanmoins il sentait toujours un vague dépit quand Thérèse, fidèle à sa reconnaissance, allait saluer au loin les cimes bleues des montagnes de l'Isère; mais jamais plus il ne laissa entendre une parole pour blâmer ces visites au sommet de la tour, ni pour les rendre plus rares. Et cependant, comme des mois s'étaient passés, elles se firent moins fréquentes; puis, pour la jeune femme alourdie, l'escalier aux rudes marches devint un chemin trop pénible. Thérèse de Sénac, cette fois, avait perdu ces ailes qui faisaient gémir la Révérende Mère de Chavornay dont les cierges brûlaient toujours dans la chapelle.

Et lorsqu'un jour la sainte religieuse apprit la naissance d'Esther-Fortunée-Christiane de Sénac, dont elle était la marraine dignement suppléée par Kathleen Crowe, elle écrivit à sa nièce, d'une main qui commençait à trembler sous le poids de l'âge:

« Chère enfant, vous savez maintenant quelle grâce je demandais pour vous au bon Dieu. Désormais je ne suis plus inquiète. Il peut m'appeler quand il voudra. L'ange qu'il vous a donné vous apprendra enfin l'art d'être heureuse en ce monde. »

FIN

dit que nous n'avions rien prouvé. Les accusés ne contestent pas les faits, mais ils nient que ces faits constituent un délit; c'est sur ce point que devait porter l'effort des défenseurs. La notion de la légitime défense doit être interprétée dans le sens le plus large; elle doit impliquer la défense de la liberté politique. En parlant de liberté, le code pénal fédéral n'a pas eu uniquement en vue le droit de n'être pas incarcéré. La légitimité de l'insurrection a été proclamée par Thomas d'Aquin, par la Révolution française, dans la déclaration des Droits de l'homme, et par l'aristocrate bernois de Haller dans son livre: *Restauration der Staatswissenschaft*.

La légitime défense doit être admise dans le domaine politique comme dans le domaine privé. Un tyranneau qui aura usurpé le pouvoir par des moyens douteux sera-t-il sacré-saint et aura-t-il derrière lui les bayonnettes fédérales et la maison de force? Les accusés représentent un parti qui donnera vraisemblablement au Tessin un avenir plus heureux. Puisque leur libération leur étend d'un bon enseignement à leur retour au pays!

Du reste leur conduite a été soumise au jugement de trois autorités: le peuple tessinois dans la votation du 5 octobre, le pouvoir fédéral, enfin les assises de Zurich. Les deux premiers leur ont donné raison. La Confédération a justifié l'insurrection en donnant au recours de M. Stoppani une réponse affirmative et en maintenant l'occupation jusqu'à ce que M. Reschini ait été chassé du pouvoir. Les jurés zurichois ne voudront pas juger autrement et leur verdict fera honneur à la Suisse.

La délibération est close. Le procureur-général et tous les défenseurs déclarent d'avance ne pas vouloir se pourvoir en cassation.

Une foule énorme assiste à l'audience de l'après-midi. Les membres de la cour et les jurés ont grand peine à gagner leurs places; les escaliers sont bondés de curieux qui n'ont pu pénétrer dans la salle.

M. OLGIATI, président de la cour s'adresse aux jurés:

« La chambre d'accusation, dit-il, n'a pas songé un instant à convoquer les assises au Tessin, à cause de la violence des passions politiques. On a choisi Zurich afin de pouvoir composer un jury impartial. Vous ne faillirez pas à votre devoir. »

Pour chacun des accusés la question est ainsi posée:

« L'accusé est-il coupable d'avoir, avec une intention dolosive, prit part, le 11 septembre 1890, à une entreprise tendant à renverser le gouvernement du Tessin? »

Pour le cas où le jury, par une majorité de dix voix, prononcerait affirmativement sur cette première question, il lui est posée une seconde question:

« L'accusé a-t-il agi en état de légitime défense, c'est-à-dire pour défendre la liberté de sa personne, sa fortune ou sa vie? »

M. OLGIATI, président de la cour, explique ici que le mot de liberté ne signifie pas seulement la liberté personnelle, mais, dans le sens le plus large la liberté politique garantie par la constitution, il faut que l'agression ait été de nature à rendre la défense nécessaire. Les questions relatives à la préméditation et la complicité ne regardent pas le jury, mais la cour, pour l'estimation de la peine en cas de verdict affirmatif.

M. FORNER soulève un incident demandant que dans la première question on retranche les mots: « avec intention de dol », attendu qu'il y aurait contradiction avec la seconde question, laquelle exclut cette intention de dol.

A l'unanimité la cour décide que, d'après le texte formel de la loi, elle doit maintenir la question telle qu'elle la posée.

A 3 h. 40, les jurés se retirent. Aux termes de la loi, ils ne doivent pas quitter la salle avant d'avoir constitué, dans un sens ou dans l'autre, une majorité de 10 voix.

A 5 h. 12, les jurés ont terminé leurs délibérations et se présentent de nouveau devant la cour.

On introduit les accusés, et M. Kesseler, président du jury, après avoir déclaré que toutes les prescriptions de la loi ont été observées, donne lecture de la réponse du jury à la question posée pour le premier accusé. Cette réponse est négative: M. Rinaldo Simen est déclaré non coupable.

Un tonnerre de bravos partis de la tribune accueille le verdict du jury. Les acclamations redoublent quand le président du jury déclare que la réponse est la même pour tous les accusés.

Le président de la cour prend acte de ce verdict d'acquiescement et déclare les assises closes.

La cour délibérera le lendemain mercredi, à 10 h., en séance publique, sur le procès par contumace contre Castioni.

Fête séculaire. — Les orateurs officiels de la Suisse primitive à la fête du centenaire viennent d'être désignés; ce sont: MM. Reichlin, conseiller d'Etat de Schwytz; Schmid, conseiller national d'Uri; Würz, conseiller d'Etat d'Obwalden.

Congrès internationaux. — La ville de Berne va être pour quelques semaines le rendez-vous de congrès internationaux de tous genres. Sous peu vont s'ouvrir les négociations du traité de commerce entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie et la Suisse. Du 10 au 14 août, ce sera le tour des séances du congrès international de géographie. A ce congrès est joint une exposition géographique.

Enfin, en septembre, du 21 au 26, auront lieu les conférences du congrès sur les accidents du travail. Pour toutes ces réunions, une forte participation de congressistes étrangers est attendue.

Sous-officiers. — Les noms des sous-officiers de la Suisse française qui ont obtenu des prix à Héricourt ont été récemment dénombrés par le télégraphe. C'est M. Henry-E. Chable, à Colombier, qui a un prix pour le génie et non pas M. Henri Jublet.

La noyade de Wangen. — La Société des officiers d'Olen a fait procéder à une enquête complète sur le déplorable accident de Wangen. Elle donne à ce propos les explications que voici:

La charge du ponton n'était pas excessive, comme on l'a prétendu. On ne peut faire à ceux qui le dirigeaient le reproche d'y avoir laissé monter trop de monde. M. Frey, lieutenant-colonel du génie, chargé par le département militaire fédéral de rechercher les causes de l'accident, a jugé que la charge du ponton était normale.

La direction du ponton était en bonnes mains; à l'arrière-berc il n'y avait que des pontonniers expérimentés qui à maintes reprises avaient obtenu des prix dans les concours de navigation et qui, plusieurs fois déjà, avaient fait le même trajet, il est vrai par des eaux plus basses.

On n'avait nullement festoyé et bu outre mesure pendant la descente de la rivière. Deux haltes seulement avaient été faites, l'une à Buren, l'autre à Soleure. On n'avait emporté ni vin ni bière sur l'embarcation.

On ne saurait sérieusement reprocher aux pontonniers d'avoir entrepris cette excursion par de trop hautes eaux. Le ponton avait été préparé jadis, soit, alors qu'on ne pouvait pas supposer une crue aussi rapide de la rivière; toutes les dispositions étaient prises pour la course. Etait-il digne de soldats de reculer au dernier moment? En service militaire, aurait-on procédé ainsi?

La Société des officiers d'Olen estime que l'accident provient de ce que le débit considérable de la rivière avait modifié les conditions ordinaires du courant et qu'il n'a pu être suffisamment tenu compte de ces changements.

NOUVELLES DES CANTONS

ZURICH. — La maison Escher, Wyss et C^e vient de terminer un petit vapeur à naphthé construit tout entier en aluminium. L'embarcation, d'une forme très élégante, a fait vendredi une première course d'essai sur la Limmat; elle est destinée à l'exposition électrotechnique de Francfort. Sa longueur est de 5 1/2 mètres et sa largeur de 1,3 mètre; le moteur a une force de deux chevaux.

BERNE. — Le tir cantonal bernois a lieu du 19 au 27 juillet, à Berthoud.

— Il va y avoir 25 ans que M. le Dr Kocher professe à l'Université de Berne. Les étudiants avaient projeté un cortège aux flambeaux pour fêter cet anniversaire. Mais l'illustre chirurgien, tout en les remerciant, les a priés de renoncer à cette ovation.

— M. J. Muller, instituteur secondaire, avait disparu samedi entre la Grimsel et la Handeck. Son corps a été retiré de l'Aar près de Guttannen.

VALAIS. — Jeudi dernier, la voiture postale a versé entre St-Nicolas et Randa, dans la vallée de la Viège, à l'endroit dit « Grosser-Graben ». Le cocher et deux voyageurs ont eu des contusions; un troisième voyageur, M. Rothschult, jardinier à Lausanne, a été relevé à 30 mètres plus bas et retiré de l'eau. Il a de nombreuses contusions et le genou cassé. On l'a transporté samedi à Lausanne.

VALAIS. — Un cortège comme le Valais n'en avait peut-être jamais vu a accompagné lundi à Brigue M. Alexandre Seiler à sa dernière demeure. Trois conseillers d'Etat, plusieurs membres à l'Assemblée fédérale et de nombreux députés au Grand Conseil assistaient à la cérémonie, de même que des délégations de plusieurs sociétés. Le clergé de tout le canton était très fortement représenté; les avalanches de fleurs, les témoignages de sympathie, la participation de toute la population disent assez la place que le défunt tenait dans le pays.

CANTON DE VAUD

Le Conseil municipal de St-Gall vient de prendre une détermination très heureuse: il a interdit les spéculations de bourse à tous les employés au service de la commune, sous peine de renvoi immédiat.

Si les Conseils d'Etat de Vaud et du Tessin avaient pris des mesures analogues, on aurait peut-être échappé aux honteux procès de Bellinzona, de Nyon, d'Oron et d'autres lieux.

En ce qui concerne plus spécialement l'Etat de Vaud, la mesure nous paraît indiquée. Ce serait une heureuse précaution d'avenir et un garde-à-vous salutaire.

CLARENS. — M. François Coppée, de l'Académie française, est actuellement en villégiature à Clarens.

VILLARS-LE-GRAND. — Un fratricide a été commis dans cette localité. Le meurtrier a été arrêté et incarcéré dans les prisons de Cudrefin.

MONDOUX. — L'*Echo* raconte ainsi le tragique événement qui a mis, dimanche matin, tout Mondoux en émoi:

« Parti en conduite pour Nyon, le gendarme Garin avait manqué son tram pour rentrer le soir à Mondoux. M. Porret, de Mondoux, qui se trouvait dans le même cas, lui proposa de faire la route à pied.

Depuis lors que s'est-il passé?

Vers quatre heures du matin, un char amenait Porret tout meurtri à son domicile; le gendarme Garin l'accompagnait. Le chef de poste, qui partait en patrouille, assistait à l'arrivée et aidait à transporter le blessé dans sa chambre. Arrivé là, ce dernier annonça au chef de poste qu'il avait quelque chose à lui dire; on les laissa seuls, et notre honorable chef ne peut en croire ses oreilles lorsque Porret lui annonce que c'est le gendarme qui l'a mis dans cet état. Il communique aussitôt à son soldat ce qu'on vient de lui dire. Garin jure qu'il n'y est pour rien. Ils se rendent tous deux de nouveau auprès du blessé qui renouvelle son assertion. Le chef de poste alors consigne Garin jusqu'à l'arrivée du chef d'arrondissement, qu'il ira chercher lui-même, afin d'ouvrir l'enquête. Le gendarme se croit alors perdu et s'ôte la vie d'un coup de fusil. Le malheureux laisse une jeune veuve et deux enfants; il était depuis treize ans dans la gendarmerie vaudoise. Un caractère doux, faisant bien son service, jamais encore il n'avait été puni. Il est à désirer que la vérité sur cette triste affaire soit connue un jour.

L'*Echo* de la Broje dit que personne à Mondoux ne croit à la culpabilité de Garin.

LAUSANNE

Le 14 juillet à Lausanne.

La fête nationale a été célébrée ces jours avec une solennité toute particulière par les Français habitant Lausanne et les environs. Pour la première fois, elle était honorée de la présence de M. le consul général de France à Genève; on comprend la satisfaction de ses administrés qui ont eu bien souvent l'occasion d'apprécier les mérites et la servabilité de M. Champy.

Et puis, pour la première fois aussi, la colonie française pouvait produire une musique lui appartenant, recrutée chez elle. La Fanfare française n'est âgée que de deux mois, mais elle a travaillé avec une telle ardeur qu'elle est arrivée, malgré le nombre restreint de ses membres, à des résultats fort satisfaisants, grâce à l'application des exécutants et à la peine que s'est donnée son directeur, M. Rohu.

Donc, tout se réunissait pour donner à la fête de cette année une importance et des attrait nouveaux. Comme nous l'avons annoncé à nos lecteurs, le 14 juillet a déjà commencé dimanche pour les Français de Lausanne. Hier était la journée officielle, inaugurée l'après-midi par une visite au monument des Français morts en 1870. Un cortège s'est formé à l'hôtel des Trois-Suisses et, musique et drapeaux en tête, précédé de deux petites files portant la couronne que les Français déposent chaque année sur la tombe de leurs compatriotes, s'est rendu à Troviti, où la musique s'est arrêtée, et de là à Montoie.

Chemin faisant, on rencontre M. le vicaire de la paroisse catholique qui vient de rendre les derniers honneurs à un jeune Français mort la veille, M. Jaquet. L'honorable prêtre accepte de retourner au cimetière avec le cortège. On arrive, on se groupe autour du monument, qu'ornent actuellement les belles couronnes apportées par les professeurs et les étudiants français lors des fêtes universitaires. M. André, professeur, adresse quelques paroles à l'assemblée, assez nombreuses.

Il rappelle que pour la seconde fois depuis peu de temps ce monument a fait l'objet d'un pieux pèlerinage.

« Dans quel sentiment, demande-t-il, accomplissons-nous cet acte? Ah! loin de nous les vaines récriminations, les paroles amères. Dans ce pays et dans ce lieu de telles manifestations seraient déplacées et même coupables. En nous rendant ici, nous n'avons eu qu'une pensée: apporter le tribut de notre admiration au patriotisme et prendre l'engagement d'être nous-mêmes de vrais patriotes.

« Notre hommage sincère au patriotisme tout d'abord; les braves qui sont couchés là le méritent bien. Que de carrières brisées, que d'existences tranchées à leur aurore, que d'espoirs déçus, que de cruels déchirements. Tout cela, pourquoi? parce que la France avait parlé. J'ai besoin de vous, leur avait-elle dit. Je vous demande le sacrifice de tout ce que vous avez de cher, le foyer domestique, les affections familiales, le labeur qui assure le pain quotidien des vôtres, et pour tout dire, de votre sang. »

M. André cite ici de beaux vers de Victor Hugo. Puis il ajoute:

« La patrie ne demande point à cette heure que nous lui sacrifiions notre vie, mais elle demande toujours que nous la lui consacrons. Et cela nous pouvons le faire, lors même que nous habitons une terre étrangère. Il nous appartient d'honorer et de servir la France par notre dévouement aux concitoyens que nous rencontrons sur notre chemin, par notre respect pour les représentants officiels de notre patrie en Suisse, par toutes nos paroles et toutes nos actions enfin, de telle sorte que nous fassions aimer autour de nous ce peuple auquel la Suisse a déjà si souvent et de tant de façons témoigné sa sympathie.

« Si telle est notre manière d'agir, nous aurons accompli notre devoir. Et quand bien même la patrie n'exigerait rien de plus de notre part, quand bien même nous n'aurions pas à verser notre sang pour elle, — nous n'aurions jamais à accomplir aucun de ces sacrifices qui font les héros, et la foule n'eût-elle aucune raison de venir rendre à nos tombes un hommage solennel, ceux qui nous auront connus pourront dire en voyant notre nom gravé sur la pierre funéraire: ce fut un patriote, un vrai citoyen.

« France bien aimée, qui nous apparaît ici sous la poignante image de ce marbre, de ces couronnes, dernier souvenir de ceux qui sont morts pour toi, reçois le témoignage de notre amour, et la promesse de notre dévouement! »

Après M. André, M. le vicaire prononce une prière. Cette cérémonie très sérieuse terminée, le cortège se dirige vers la tombe de M. Jaquet, où M. le pasteur Ducasse parle; ici encore, le prêtre termine par la prière. Ce double devoir a été accompli avec les sentiments les plus louables de tact et de convenance: aucune parole amère, ou simplement déplacée, rien qu'un hommage sincère, mais discret dans son expression, au patriotisme, à la fraternité.

Au retour du cortège à Troviti, dans le jardin décoré de drapeaux français, suisses et vaudois offrant un charmant coup d'œil, les jeux installés depuis dimanche ont recommencé, pendant que la fanfare de la colonie française faisait chaleureusement applaudir plusieurs morceaux de son répertoire.

A 6 heures, entretien familial de quelques délégués avec le consul, à l'hôtel Gibbon. On a échangé des vues intéressantes sur les questions concernant les Français domiciliés dans la Suisse romande; spécialement sur l'organisation de la mutualité; M. Champy a montré combien il avait étudié sérieusement ces questions, et donné d'excellents conseils.

A 6 1/2 heures, le consul, accompagné de M. Chailon, premier commis de chancellerie, de M. le professeur Lehr et de M. Dodile, président de la fête, quittait l'hôtel en voiture et se rendait à Troviti, où la fanfare le recevait aux accents de la *Marseillaise*. On fait un petit tour dans le jardin, très animé, puis on se met à table... pour attendre. Ceux des convives qui se sentent en appétit ont une rude épreuve à supporter; enfin ils sont récompensés de leur patience, et le banquet qui fait honneur à M. Michoud, de l'hôtel des Trois-Suisses, est servi. La grande salle de Troviti est bondée; on a dû dresser des couverts dans la salle voisine. Il règne partout la plus franche bonne humeur.

C'est M. Lehr, président d'honneur de la fête, qui ouvre la série des toasts. En quelques excellentes paroles, très applaudies, il met en relief ce qui constitue le charme spécial de cette réunion française: la présence du consul, celle de nombreux délégués du dehors, et la création récente de la fanfare.

Puis M. Champy se lève et porte le toast à la patrie; le consul s'exprime avec une élégance qui n'exclut point la force dans son discours, et de fréquents applaudissements l'interrompent. Il dit à quel point il est heureux de se trouver à une fête française célébrée dans ce canton de Vaud dont les autorités ont toujours fait preuve de la plus grande amabilité dans leurs rapports avec lui et lui ont toujours facilité l'accomplissement de sa tâche. Il constate que les Français ont le droit de se réjouir en voyant leur patrie relevée, forte et bien que pacifique, prête à toutes les

M. Grenier, conseiller municipal, répond à M. Grubis en termes partis du cœur et qui font plaisir à tous.

Après un toast de M. André, professeur, aux délégués des sociétés françaises du canton et la réponse d'un de ceux-ci, il est procédé à la remise temporaire du drapeau de la colonie à la fanfare, MM. Debon, Dodille fils, le pasteur Ducasse prennent successivement la parole, et les délégués de l'Orphéon et de la Fanfare lausannoise, parrain et marraine de la jeune Fanfare française, remettent à son président une belle coupe, destinée à cimenter les rapports fraternels existant déjà entre les trois sociétés.

Mais l'heure s'avance, le conseil part, on prépare la salle pour le bal, et bientôt celui-ci commence, des plus gais. En France, tout finit par des chansons, a-t-on dit; la fête nationale des Français lausannois s'est terminée, ce matin, par de joyeuses danses. Elle laissera à tous une vive impression et fera date pour ceux qui ont eu le privilège d'y assister et qui, en même temps qu'ils affirmaient leur amour pour la Suisse, ont retrempe leur patriotisme en se rapprochant les uns des autres et de leur chef.

Fête fédérale de gymnastique. — La bannière de la Société fédérale de gymnastique, allant à Genève, arrivera à Lausanne vendredi soir, à 10 heures, accompagnée d'une délégation du comité central et de 70 gymnastes lucernois. Elle sera reçue à la gare, puis au Cercle de Beau-Séjour, par le comité vaudois et par les comités des quatre sociétés de gymnastique de Lausanne.

Le lendemain matin, samedi, le comité de réception de la fête de Genève viendra à Lausanne au devant de la bannière fédérale. Les deux délégations officielles, accompagnées des gymnastes lucernois et de la plupart des gymnastes vaudois qui se rendent à Genève, — 200 environ, — repartiront d'Ouchy à 10 heures par un bateau spécial, qui fera escale à Nyon pour prendre la musique d'élite de Genève. On arrivera au quai du Jardin anglais vers midi. Un vin d'honneur sera offert devant le monument national, et M. Rutty, président du Grand Conseil, prononcera un discours. La réception officielle de la bannière n'aura cependant lieu qu'à 3 heures, à la cantine.

Ecole industrielle cantonale. — Le diplôme de maturité de l'Ecole industrielle a été décerné à MM. François Bischoff, de Lausanne; Pierre de Blonay, de Blonay et Vevey; Georges Chenevière, de Genève; Roger de Crousaz, de Chexbres; Marcel Decoppet, de Susevaz; Alois Gilliéron, de Ropraz et Montpreveyres; Edouard Gross, de Consins; Paul Jomini, de Payerne; Georges Meyer, de Schaffhouse; Marcel Ney, de Payerne; Paul Rosset, de Cerniaz; Alexandre Schenk, de Noville et Hennaz; Paul Vonnaz, d'Yvonnand; Wilhelm Weyl, d'Otterwil (Prusse).

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Tentative d'empoisonnement sur trente personnes.

TRIBUNAL CRIMINEL DU DISTRICT DE NYON
Audience du 14 juillet.

A LA MÉTARIE

Le défenseur de Livet ayant réclamé une inspection locale, afin de permettre au jury de se rendre compte des circonstances du crime, rendez-vous avait été donné à tout le monde en gare de Bois-Bougy, à l'arrivée du train, à 7 heures et quart du matin. Bois-Bougy n'est qu'une de ces haltes en rase campagne que l'on en existe plusieurs entre Lausanne et Genève depuis l'institution des trains-tramways; le voyageur qui s'y arrête descend au milieu d'ombages qui forment un paysage charmant; une gracieuse allée le conduit en quelques minutes de la station à l'asile.

La Métairie est située au milieu d'un parc magnifique et tranquille rempli de conifères élancés qui cachent de toutes parts aux yeux du promeneur le corps de bâtiment principal, élevé de la hauteur d'un seul appartement, et les pavillons qui l'entourent. De riches tapis de dahlias sont disposés çà et là en parterres du plus agréable effet. Si l'on entre, on est frappé de la propreté méticuleuse du logis, du calme et de l'ordre qui règnent partout. M. Fetscherin fait à ses visiteurs obligés les honneurs de l'établissement; ils les conduisent successivement aux diverses voies qui par des côtés différents donnent accès aux cuisines et à l'office. Ces deux locaux, placés vis-à-vis l'un de l'autre, et séparés par un étroit couloir, donnent sur une petite cour bétonnée pratiquée en sous-sol à une dizaine de pieds plus bas que le niveau du parc; on y descend par un escalier ordinairement ouvert à tout venant, et par où pénètrent soit les jardiniers, soit les fournisseurs lorsqu'ils apportent à la cuisine des approvisionnements. Il est assez d'entrer, sans attirer l'attention, de cette cour dans le petit couloir qui conduit à l'office. Une autre voie d'accès à l'office est formée par un corridor qui traverse les appartements d'un bout à l'autre. Enfin, si de la galerie vitrée supérieure pratiquée tout le long du principal corps de logis, on entre dans le réfectoire des employés, il suffit de descendre un petit escalier qui se trouve à l'extrémité de cette salle pour arriver soit à la cuisine, soit encore à l'office.

L'office lui-même est une petite pièce sombre, ordinairement ouverte pendant le jour; la nuit seulement, on la ferme à clef. Il résulte de l'aspect des lieux que rien n'était plus facile pour un habitué de l'établissement que d'y pénétrer à toute heure de la journée. Si l'arsenic a été mis sur la pâte pendant qu'elle reposait à l'office, formée en motte ou *matole*, on attendait d'être mise en feuille et cuite sans être remarquée. Il suffisait pour cela que les cuisiniers fussent occupés un peu plus loin, au lavoir, ou que l'intrus fût assez connu d'eux pour ne pas leur paraître suspect. Quoique Livet fût fleuriste et non préposé aux soins du potager, il avait ses entrées libres dans la cour de bétonnage, la cuisine et le petit couloir de l'office, ainsi, naturellement, que dans le réfectoire.

LES TÉMOINS

A huit heures du matin, l'inspection est terminée; juges, avocats et jurés reprennent le chemin de la salle d'audience, où les derniers témoins sont entendus.

Eugène Livet, frère du prévenu, décrit les deux accidents survenus en 1876 et 1883, soit à lui, soit à sa famille, et dans lesquels on avait cru reconnaître l'effet de tentatives diverses d'empoisonnement. En 1876, le jour du Jeûne, tandis que le témoin et l'accusé vivaient encore avec leurs père et mère, il se produisit, à la suite d'un dîner où l'on avait mangé du chou-fleur, un véritable empoisonnement des divers convives. Tous furent pris de vomissements, à l'exception de Jules Livet, qui ne fut que légèrement atteint.

On rechercha vainement les restes du chou-fleur suspect: Jules Livet les avait fait disparaître. Sa mère refusa de porter plainte contre lui, estimant qu'il changerait avec le temps; mais dans la famille on tint dès lors pour l'auteur avéré de la tentative d'empoisonnement.

En 1883, nouvelle alerte. La femme du témoin avait préparé la soupe de son mari dans un certain pot, la sienne dans un autre; Jules Livet profita de la circonstance pour lui demander avec une feinte indi-

férence quel était celui des deux pots qu'elle destinait à Eugène; elle désigna le pot noir. Un instant après, en mangeant sa soupe, le témoin remarqua qu'elle avait un goût singulier; il en fit goûter à sa femme qui, surprise du fait, porta immédiatement le reste du liquide chez le pharmacien. On n'eut pas de peine à constater dans le liquide la présence du poison. Une enquête fut ouverte, qui se termina par un arrêt de non-lieu.

Les choses en sont restées là; mais depuis 1883, Eugène Livet n'a plus eu de relations avec son frère.

Emma Fleury, sœur de Livet, dépose très favorablement pour l'accusé. Celui-ci, dit-elle, a le caractère fier et susceptible, mais il n'est ni méchant, ni violent. Il souffre d'une maladie incurable du foie et de la rate; sa mère et son grand-père sont morts du même mal.

Il est inexact de dire que l'accident de 1876 ait été la suite d'un empoisonnement criminel; le chou-fleur mangé par les parents de Jules Livet était gâté; il n'y a pas eu d'autre cause à l'indisposition dont ils ont souffert.

Adèle Livet, femme du prévenu, insiste sur les mauvaises relations existant entre son mari et Eugène Livet, par le fait exclusif de ce dernier.

D'après le témoin **Mosching**, ancien infirmier à la Métairie, les jardiniers de l'établissement pénétraient au réfectoire soit par la galerie vitrée extérieure, soit par la cour en sous-sol et le couloir qui passe entre les cuisines et l'office. Le soir, ils entraient ordinairement par ce dernier passage.

Dame Bartel, ancienne cuisinière de la Métairie, confirme cette indication; on aimait, dit-elle, voir Livet passer par la cuisine, parce qu'il était sympathique et se chargeait volontiers des commissions qu'on lui donnait.

« Livet était bon camarade, ajoute Mosching; je ne me souviens pas de l'avoir vu en colère; ce n'était pas un homme qui causait plus que mesure; mais ce qu'il voulait dire, il le disait. »

H. Fauquez dépêché également Livet comme un homme très froid, peu causeur.

LE RÉQUISITOIRE

M. Gross, substitut du procureur-général, a condensé dans son réquisitoire l'ensemble des faits plus ou moins précis relevés dans le cours de l'instruction à la charge de Livet.

Une chose est certaine, dit-il; c'est que le 11 février de cette année, 35 personnes habitant la Métairie sont soudain tombées plus ou moins gravement malades et que, dans le nombre, il en est qui aujourd'hui même ne sont pas complètement rétablies.

Quelle était la cause de cet accident? elle ne saurait être douteuse. Huit rapports d'expertise ont été rédigés là-dessus par trois personnes différentes, également qualifiées, et ces huit rapports concluent de même: les personnes malades ont été empoisonnées au moyen de l'arsenic, et cet arsenic était contenu dans le gâteau aux pommes dont la pâte et les fruits ont été soumis à l'analyse.

Quand l'arsenic a-t-il été mélangé au gâteau? On ne peut l'affirmer avec certitude. Mais il est probable que l'auteur de la tentative aura choisi le moment où le gâteau déjà pétri et formé en pelote se trouvait déposé à l'office; il aura simplement alors saupoudré la pâte d'arsenic. Il serait possible aussi que l'arsenic ait été mis dans la boîte où se trouvait la farine, avant que celle-ci fût pétrie; mais la chose est peu probable, car, dans la boîte en question, on n'a trouvé d'arsenic qu'en quantités infinitésimales, et cet arsenic provenait sans doute des mains de la cuisinière qui avait fixé sur la plaque à gâteau la pâte déjà empoisonnée.

L'hypothèse d'un accident doit être écartée: on ne s'y est pas arrêté un seul instant dans le cours de l'enquête. Aujourd'hui, il est évident pour chacun qu'il y a eu tentative criminelle, tentative venant d'une personne familière avec la maison. Cette personne ne saurait être que Jules Livet.

M. Gross rappelle les antécédents de l'accusé, le grief d'empoisonnement soulevé à deux reprises contre lui, les motifs qu'il avait d'en vouloir à M. Fetscherin, les menaces qu'il a proférées contre celui-ci; froid, peu causeur, comme l'on dirait des témoins, Livet ne parlait pas en vain, et il se sonner suite aux graves propos qu'il tenait. Seul, d'autre part, dans l'asile, l'accusé possédait le poison nécessaire à son dessein.

Nous ne croyons pourtant pas, dit l'orateur, que Livet en ait voulu à d'autres qu'à M. Fetscherin ou à sa famille; il ne songeait nullement aux malades, que son crime pouvait atteindre, mais bien à la seule personne dont il croyait avoir à se venger.

LA DÉPENSE.

M. Favay, avocat, chargé d'office de la défense du prévenu, s'est attaché à démontrer l'absence de toute espèce de preuve contre son client; on n'a contre lui, dit-il, que des préventions, de vagues indices qui, en bonne justice, ne sauraient suffire à faire condamner un homme.

Pied par pied, point par point, la défense reproduit et discute les griefs de l'accusation; à des vagues alléguations elle oppose des vraisemblances; aux hypothèses d'autres hypothèses également soutenables.

Qui vous prouve, demande l'orateur, qu'en février Livet ait encore possédé de l'arsenic? Livet affirme que depuis longtemps il avait employé les derniers restes de celui qu'il tenait de Grellier, à préparer des cerneaux de noix pour les mulots des cochons et les rats du pigeonnier; un témoin confirme le fait. On a recherché, vainement, il est vrai, ces débris de noix; dans l'intervalle de quelques mois, ils avaient sans doute été mangés par les rats. Ce qui convenait de faire, c'était de rechercher si nulle trace d'arsenic ne se laissait apercevoir sur le plancher, s'il n'y avait pas dans le voisinage des cadavres de rats empoisonnés. On en a sûrement constaté, par la présence du poison, l'existence des dires de Livet.

D'autre part, le témoin Fivaz assure qu'en automne il ne restait plus qu'un quart à peu près de la boîte d'arsenic de 25 grammes remise par le jardinier Grellier à Livet; comment ce peu d'arsenic aurait-il suffi à Livet pour exécuter son prétendu dessein, puisque l'expertise établit qu'il a fallu 30 grammes au moins pour empoisonner le gâteau; comment s'expliquer cette différence entre la quantité restant en automne à Livet et celle qui a servi à commettre le crime?

Enfin, il est clair que Livet n'est pas la seule personne qui ait eu accès à l'office: la porte en était constamment ouverte, sauf la nuit, et tous les habitants de la Métairie sans exception pouvaient y pénétrer; tous, par conséquent, pourraient être recherchés au même titre que Livet.

D'incertitude qui règne sur tous les actes relatifs au mélange de l'arsenic avec la pâte du gâteau, il faut conclure que le procès n'est pas suffisamment instruit, qu'il n'existe pas suffisamment de preuves pour entraîner la condamnation de Livet: dès lors Livet doit être libéré.

LE VERDICT.

A 5 1/2 heures, le jury est entré en délibération. Les questions à résoudre étaient les suivantes:

1° L'accusé Livet est-il coupable d'avoir, en février 1891, tenté de donner la mort à diverses personnes par empoisonnement, savoir:

a) Au docteur Fetscherin;

b) Aux membres de la famille du D^r Fetscherin;

c) A d'autres personnes de la maison.

2° L'accusé Livet est-il coupable de s'être livré sur ces mêmes personnes à des actes nuisibles à la santé?

Après une délibération de vingt-cinq minutes, le jury a rapporté un verdict d'acquiescement en faveur de Jules Livet: sur chaque question du programme, la majorité a été de cinq non contre quatre oui.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les derniers jours de la machine à vapeur.

Il y a deux mois environ, nous avons étudié très sommairement, dans les colonnes de la Gazette, une question qui passionne beaucoup les spécialistes: la traction des chemins de fer par l'électricité. Nous aurions pu intituler les deux articles que nous y avons consacrés la fin de la locomotive à vapeur. Le titre de notre article d'aujourd'hui montre que ce n'est pas seulement l'existence de la locomotive à vapeur qui paraît compromise, mais bien celle de la machine à vapeur en général.

Ce merveilleux serviteur de l'industrie moderne est en butte depuis quelques années à des attaques passionnées; ses détracteurs prétendent que la fin du dix-neuvième siècle aura coïncidé avec l'apogée de l'époque de la vapeur, et que les jours de la machine à vapeur actuelle sont comptés. Déjà en 1881, à la session d'York de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, sir Frederick Bramwell prédisait qu'à moins d'un changement radical la machine à vapeur vivait ses derniers jours, au moins pour les petites forces, et que dans cinquante ans cet organe essentiel de notre civilisation serait relégué dans les musées et conservatoires à titre d'objet d'un intérêt purement historique. En 1888, cet ingénieur développait de nouveau la même thèse dans son discours présidentiel de la session de Bath.

Dernièrement enfin, un des plus éminents spécialistes en fait de machines à vapeur, le professeur Thurston, des Etats-Unis, est revenu sur cette question, sans cependant conclure d'une manière aussi affirmative que sir Frederick Bramwell. Il y a donc lieu d'examiner de près les arguments sur lesquels se basent les détracteurs de la machine à vapeur.

Le principe moteur de toute machine thermique est le même que celui des moteurs hydrauliques, la chaleur solaire. La chaleur solaire est emmagasinée dans les combustibles fossiles provenant des forêts qui couvraient le sol aux époques primitives. Pendant cette période, notre globe était entouré d'une atmosphère chaude, humide, riche en acide carbonique; le sol était lui-même maintenu à une température assez élevée par la chaleur intérieure de la terre et par l'échauffement solaire, facilité d'ailleurs par la nature de cette atmosphère. Dans ces conditions, la végétation se développait avec une vivacité dont ce que nous voyons aujourd'hui dans les régions tropicales ne donne qu'une faible idée.

Les forêts primitives se sont transformées peu à peu en ces couches de combustibles fossiles qui sont aujourd'hui l'élément essentiel de la civilisation; on admet aussi que la décomposition partielle des innombrables restes d'animaux existant sur le globe a produit le pétrole et les volumes énormes de gaz comprimé qui sont aujourd'hui employés au chauffage et à l'éclairage dans certaines parties des Etats-Unis. Les combustibles fossiles proviennent donc de la chaleur solaire, emmagasinée pendant des millions d'années pour notre plus grand profit.

Les forces hydrauliques proviennent également de la chaleur solaire qui évapore continuellement des masses énormes d'eau à la surface des océans et les met en circulation dans l'atmosphère, d'où elles retombent sous forme de pluie. Une partie de cette eau pluviale s'écoule par les rivières et peut restituer son énergie en actionnant des moteurs hydrauliques. Il y a cependant une différence considérable entre les deux espèces de transformation de la chaleur solaire. Le charbon de terre représente de la chaleur solaire emmagasinée il y a des millions d'années, tandis que la chute du Niagara, par exemple, est produite par la chaleur solaire dépensée actuellement.

Un kilogramme de houille renferme, en nombre rond, une quantité de chaleur égale à 7500 calories, c'est-à-dire capable d'élever de 0 à 100 degrés une masse de 75 litres d'eau. Or un cheval vapeur, c'est-à-dire le travail produit par une masse de 75 kilogrammes (75 litres d'eau) tombant d'une hauteur d'un mètre, correspond, d'après la théorie mécanique de la chaleur, à une dépense de chaleur de 0,176 calorie, et le travail d'un cheval-vapeur pendant une heure équivaut à 635 calories. Un kilogramme de houille peut donc, théoriquement, fournir environ 12 chevaux pendant une heure, ce qui équivaut à une dépense de 83 grammes de charbon par heure.

Or, tous les moteurs thermiques actuellement connus n'utilisent qu'une faible partie de la quantité de chaleur du charbon. La thermodynamique montre que le rendement d'un moteur thermique dont le fluide moteur évolue entre les températures T_1 et T_2 est égal au quotient de $(T_2 - T_1)$ par T_2 , les températures étant mesurées à partir du zéro absolu (273 degrés centigrades au-dessous de zéro). Ainsi une machine à vapeur de 8 atmosphères pour laquelle les températures extrêmes sont 171 et 100 degrés centigrades, a un rendement théorique de 16 0/0 seulement. Dans les machines à vapeur où la chute de température est la plus élevée possible, ce rendement ne dépasse guère 25 0/0. Le rendement réel est encore beaucoup plus faible, car dans le calcul précédent nous avons fait abstraction des pertes qui sont inévitables dans les machines réalisées matériellement. Ce rendement réel dépasse rarement 10 0/0 par suite des pertes par rayonnement, conductibilité, frottement, etc.

Les moteurs à gaz ont un rendement sensiblement supérieur, car la chute de température $T_2 - T_1$ est plus élevée, et les pertes internes peuvent être réduites dans une assez grande proportion.

Outre les moteurs à vapeur et à gaz, il con-

vient de citer aussi les moteurs à air chaud qui permettent de réaliser le rendement théorique le plus élevé grâce à la hauteur de la chute de température. Mais si les moteurs à gaz et à air chaud permettent d'obtenir des chutes de température plus considérables que les moteurs à vapeur, ces derniers permettent par contre de réaliser des pressions élevées qui diminuent sensiblement le travail absorbé par les organes de la machine.

Le moteur qui donnerait le meilleur rendement serait donc un moteur qui réunirait les avantages du moteur à gaz et du moteur à vapeur: chute considérable de température et emploi de hautes pressions. Ce moteur reste encore à trouver.

Si l'on compare les moteurs actuels à gaz et à vapeur, l'avantage reste aux derniers malgré leur rendement relatif inférieur. Eux seuls permettent de réaliser des puissances motrices de 1 à 20,000 chevaux avec des machines relativement peu encombrantes. Les moteurs à gaz sont plus encombrants, plus coûteux et leur puissance dépasse rarement 50 chevaux. On peut compter les moteurs à gaz d'une puissance supérieure à ce chiffre.

Les deux moteurs datent à peu près de la même époque: leur rendement s'est amélioré successivement par les perfectionnements apportés dans la disposition des organes. Les machines de Watt dépensaient environ 4,5 kg de charbon et les premiers moteurs à gaz 2800 litres par cheval-heure. Actuellement les meilleures machines à vapeur consomment de 700 à 800 grammes de charbon et les meilleurs moteurs à gaz de 500 à 600 litres de gaz. Les deux moteurs se sont donc perfectionnés simultanément, et le dernier mot des perfectionnements n'est pas encore dit. Il y a encore de la marge pour stimuler les recherches des ingénieurs, qui doivent porter, comme précédemment sur les causes de perte du moteur. On peut donc dire que, pratiquement, les deux appareils seront toujours dans le rapport des rendements théoriques. A ce point de vue l'avantage serait en faveur du moteur à gaz.

Néanmoins, on ne peut pas dire que c'est le moteur à gaz qui supplantera le moteur à vapeur, car le poids et le volume du premier seront toujours trop élevés pour lutter sur le terrain pratique avec le second: il suffit de citer, par exemple, l'industrie des transports, où le moteur à gaz serait difficilement à sa place.

Pour qu'il puisse être réellement question de la fin de la machine à vapeur, il faut donc trouver un nouveau procédé d'utilisation de l'énergie solaire emmagasinée dans la houille. C'est un des problèmes les plus importants de la science actuelle. Le jour où il sera résolu, c'est-à-dire le jour où, par un procédé pratique, on pourra recueillir directement, sans moteur thermique, l'énergie solaire emmagasinée dans la houille, ce jour-là non seulement les machines à vapeur, mais tous les moteurs thermiques, seront bons à orner les vitrines des musées technologiques et historiques.

Pour résoudre ce problème capital, il faudra probablement faire intervenir ce nouvel agent qui sera sans doute un des principaux organes industriels du vingtième siècle, l'électricité. Il faut donc transformer directement l'énergie calorifique de la houille en énergie électrique. Là est le nœud du problème. Sera-t-il résolu dans un an, dans dix ans ou dans cent ans? Nous ne le savons. De nombreux chercheurs s'en occupent actuellement. Espérons qu'il sera donné, au moins à la génération future, d'assister à cette nouvelle conquête de l'esprit humain.

Supposons, pour un instant, le problème résolu et voyons ce que serait le moteur de l'avenir. A la chaudière de la machine à vapeur serait substitué le générateur électrique dans lequel aurait lieu la transformation de l'énergie calorifique de la houille en énergie électrique; le moteur proprement dit, cylindre et piston, serait remplacé par une machine dynamo-électrique et le fluide moteur, la vapeur, par le courant électrique. On voit que les deux organes fondamentaux, générateur et moteur, de la machine à vapeur, subsisteraient. Ils seraient simplement modifiés de manière à s'adapter aux exigences de l'agent moteur impénétrable, l'électricité, substitué au fluide moteur pondérable, la vapeur d'eau.

A. P.

CHRONIQUE AGRICOLE

Les récoltes.

On lit dans le *Journal d'agriculture*: « Les appréciations sur la récolte du foin sont assez variables, celle-ci paraît avoir été généralement un peu moins forte que l'année dernière; quant à la qualité, elle est moyenne et il y a beaucoup de foin séché et enlevé à grand peine par les mauvais temps, qui seront de qualité médiocre. Les foin vieux maintiennent leurs prix de 6 fr. à 6 fr. 75 les 100 kilos. Les nouveaux se vendent sur le marché de Genève de 4 fr. 75 à 5 fr. 75 les 100 kilos. »

La région vaudoise du pied du Jura a récolté une quantité moins forte que l'année dernière, mais au-dessus d'une bonne moyenne. A Yverdon le foin nouveau se vend 4 fr. à 4 fr. 50 et à Lausanne 3 fr. 80 à 5 fr. 20 les 100 kilos.

Quant aux vignobles, les nouvelles sont très variables suivant qu'elles proviennent de régions atteintes par le gel du printemps ou de régions indemnes. Partout cependant on constate un retard considérable dans la végétation et il faudra un temps exceptionnellement favorable pour rattraper une partie du temps perdu.

Dans le canton de Vaud où la vigne est en pleine floraison, l'apparence de la récolte est assez favorable et l'on compte sur une bonne moyenne si la fleur passe bien. On signale cependant des dégâts considérables causés par les vers à la Côte et ailleurs.

Dans le canton de Genève l'apparence est moins bonne. Dans les vignes qui n'ont pas gelé, les vers font passablement de mal. En outre les bois qui ont repoussé après le gel au-dessous des porteurs ont une faible attache et tombent, ou bien leur position presque horizontale fait qu'on en casse un grand nombre en les relevant.

Les affaires en vins sont très calmes depuis les soutirages. Des caves de 1890, entre les mains du

commerce, sont offertes dans le canton de Genève à 54 et 55 cent. le litre. On signale aussi quelques petites ventes de détail en culture aux prix de 50, 52 et 53 centimes et le prix de 60 cent. pour du blanc vieux.

A La Côte, les bonnes caves sont offertes de 65 à 67 centimes.

DÉPÊCHES

Berne, 15 juillet. — Le wagon postal supplémentaire, attelé immédiatement derrière le bureau-poste ambulancier du train-express qui part de Zurich à 9 h. 40 du soir pour Genève, a été totalement brûlé cette nuit.

Près de la station d'Aarbourg, le conducteur postal Henzi voulut aller chercher un crayon dans le bureau du wagon. D'après la version officielle, il y laissa tomber une allumette mal éteinte. Puis, du bureau, il se rendit dans le grand compartiment du wagon, où sont les colis postaux. L'allumette mal éteinte, tombée probablement sur du papier ou peut-être sur des résidus d'huile, détermina un incendie, activé par le courant d'air.

Le conducteur chercha en vain à éteindre le feu. Après bien des efforts, il dut songer à son propre salut. Il grimpa dans un wagon de voyageurs et parvint à avertir le chef de train de ce qui se passait. Enfin le train put s'arrêter.

Le wagon incendié a été laissé à la station de Rothrist. Comme les autres étaient intacts, le train a pu continuer sa route.

Le conducteur postal en est quitte pour quelques légères brûlures. Quant au montant des valeurs détruites, on n'a pas de renseignements.

Bâle, 15 juillet. — Les *Basler Nachrichten* publient une dépêche de Berlin annonçant que le gouvernement prussien demande au Landtag un crédit considérable pour renouveler et renforcer les ponts de fer des lignes de l'Etat.

« Nous n'avons pas pensé, dit le journal bâlois, que cet exemple venu de l'étranger fût nécessaire pour amener le département fédéral des chemins de fer à exiger de certaines lignes le remplacement de certains ponts en fer par des ponts d'un système nouveau digne d'inspirer confiance. »

Zurich, 15 juillet. — Il s'est fondé hier soir, à Zurich, une association pour obtenir la réforme des tarifs de chemins de fer en Suisse et l'application du tarif de zone appliqué en Hongrie.

Bellinzona, 15 juillet. — Ce matin le tribunal a fixé le programme des questions pour le procès Scazziga. La sentence sera rendue cet après-midi.

Hier les radicaux ont tiré du canon pour célébrer le résultat du procès de Zurich. Une démonstration se prépare pour le retour des accusés. Quelques maisons sont pavisées.

Brooklyn, 15 juillet. — Pendant le déchargement du steamer *General Booth*, une caisse de dynamite a fait explosion, tuant deux ouvriers. Le bateau est gravement endommagé.

Le Caire, 15 juillet. — Le choléra a éclaté à la Mecque.

Heidelberg, 15 juillet. — Le prince et la princesse de Montenegro, ainsi que l'héritier du trône et la grande-duchesse Pierre, de Russie, sont arrivés aujourd'hui ici, accompagnés d'une suite nombreuse.

Buda-Pest, 15 juillet. — Un grand spéculateur de bourse, M. Samuel Feldes, après avoir tué sa femme et sa petite fille, âgée de trois ans, s'est suicidé. Il avait, paraît-il, subi de grandes pertes.

Vienne, 15 juillet. — Le prince Ferdinand de Cobourg est parti hier soir pour Gastein, où il fera une cure.

Lyon, 15 juillet. — Au concours national de tir, la petite coupe a été décernée à Mme Basso, de Genève.

Paris, 15 juillet. — La fête nationale a été favorisée par un temps magnifique. On signale quatre insolutions, dont trois mortelles, parmi les personnes assistant à la revue. D'autres accidents sont sans gravité. La plupart sont dus à l'imprudence d'enfants. Les ouvriers de la compagnie d'Orléans tiendront aujourd'hui une réunion pour trancher définitivement la question de la grève générale.

Ed. Fehr, éditeur.

Winsey, double largeur, qualité la plus solide à 59 cts, la demi-largeur ou à 65 cts, le mètre. **Planelle Oxford** à 39 cts, la demi-largeur, sont expédiés de tout métrage directement aux particuliers franco de port à domicile par la Maison **Ettinger & Co., Zurich**. P. S. Envoi d'échantillons de nos collections riches par le retour du courrier franco.

Guérison du DIABÈTE

LE VIN URANÉ Pesqui

fait diminuer de 1 gr. par jour

LE SUCRE DIABÉTIQUE

57 DÉPOT à

Genève, BUREAU, 100 Lausanne, GRANDJEAN

Et dans toutes les pharmacies

Le DIABÈTE, son traitement, brochure de 24 pp., envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande à M. PESQUI, Bouscat-Bordeaux.

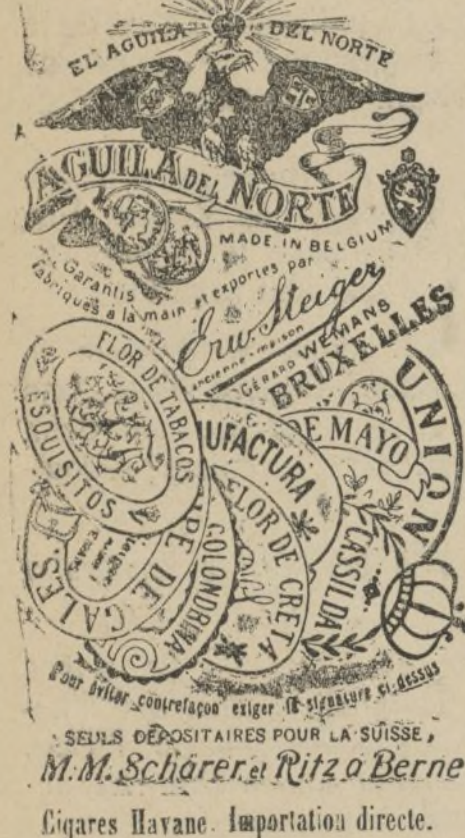
JARDIN DU CASINO-THÉÂTRE
Mercredi 15 juillet,
à 8 heures du soir.
GRAND
CONCERT MILITAIRE
donné par la Chapelle du régiment badois, n° 112, sous la direction de M. R. Rhode.
ENTRÉE: 80 CENT.

TIR DE MONTHEY
Le tir annuel donné par la Société des carabiniers de Monthey, aura lieu les 11, 15 et 16 août prochains.
Tir à genou facultatif.
Les amateurs y sont cordialement invités.
3883 Le Comité.

Miss Wills
[3889] Informer ses relations qu'elle a loué la campagne de Champ Fleury, à Cour, où elle transférera prochainement son pensionnat. Apparaissant elle prie toutes les personnes qui auraient des communications à lui faire, de bien vouloir les adresser à M. Allmand, notaire, à Lausanne.
La villa PRÉ SCHILLA est à louer de suite.

Vêtements pour Cuisiniers et Pâtisseries.
Vestes, blanches ou rayées, 4.50-5.50
Pantalons, 4.80-6.—
Bonnets, —90
Tabliers, —80-1.40
Garantie pour le travail et excellentes qualités d'étoffes.
Envoyez les mesures suivantes: Veste: tour de poitrine, taille. Pantalons: longueur de cuisse et d'entre-jambes et ceinture. Bonnets: tour de tête. Envoi contre remboursement. Echange des articles non convenants.
Vve Kübler-Schwarz, n° 600-769 BAILE.
Maison de 1^{er} ordre pour vêtements de cuisiniers et pâtisseries.

AVIS AUX FUMEURS!
LES CIGARES EXQUIS
DES MARQUES DÉPOSÉES
CIGARES COMPOSÉS DE TABAC DE TRÈS PREMIER CHOIX
QUALITÉ PUR, REPUTÉE, DÉPOSÉE PLUS DE 40 ANS.
SANS SAUCISSON NI HUMIDITÉ A LA SANTÉ NI
DÉGÂTS. — Comparez
GARDEZ-VOUS D'IMITATIONS



Immense succès!
Sûreté absolue! Sûreté absolue!

CHOCOLAT
DU LEMAN
Déjeuner instantané à 10 c.
En vente dans toutes les épiceries.
Fabriqué par
Louis Chevreton
26, Corroterie 26, Genève.

Horaires des bateaux à vapeur
Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la Côte suisse
(Pour le service complet, voir les horaires.)

Epave:	Dir.			Exp.			Dir.		
	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Soir.	Soir.	
Angève	—	6.30	8.15	9.15	11.15	12.30	1.30	3.45	5.45
Hyon	—	8.40	8.55	22.10	12.40	3.15	5.45	6.35	6.55
Huile	—	—	—	—	12.45	—	—	—	—
Tionne	5.30	—	—	40.15	—	—	2.35	5.15	7.50
Alcay	6.05	—	—	41.30	—	—	—	—	—
Crachy-L	—	8.55	10.40	—	1.30	—	5.40	6.45	—
Yverdon	6.10	9.30	10.30	12.10	2.12	4.15	7.15	8.15	8.30
Alcay	6.15	10.30	10.45	—	—	—	7.15	8.15	—
Crachy-L	8.50	10.50	11.35	7.22	3.20	5.30	7.35	7.45	8.20
Montreux	8.15	10.55	11.40	4.30	3.35	5.27	7.48	8.35	—
Chillon	8.20	11.45	11.50	4.40	3.35	5.31	7.48	8.30	—
Alcay	8.20	11.10	12.12	1.30	3.45	5.43	8.40	—	—
Beaumont	8.55	11.35	—	2.15	4.05	6.40	—	—	—
Evian D.	6.05	8.40	10.25	11.30	1.10	2.35	5.35	7.50	—
Cuchy A.	6.40	9.20	11.05	12.10	1.20	4.15	6.05	8.30	—
Depot:	Exp.			Dir.			Exp.		
	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Soir.	Soir.	Soir.
Beaumont	—	7.45	7.47	—	—	12.50	2.45	4.10	5.45
Yverdon	5.20	8.15	8.05	9.40	12.30	4.15	3.10	4.30	5.55
Chillon	5.30	8.15	8.45	9.50	12.40	4.25	3.40	4.50	5.55
Montreux	5.35	8.25	8.45	10.10	12.45	4.30	3.45	4.55	5.55
Jarons	5.40	8.30	8.30	10.15	12.50	4.40	3.55	5.05	5.55
Veroy	5.45	8.35	8.45	10.30	1.05	4.50	3.55	5.05	5.55
Crachy-L	7.10	9.35	9.37	11.50	2.10	—	4.45	4.55	7.20
Evian	7.35	10.40	10.45	—	—	—	5.05	5.15	7.30
Yverdon	7.50	10.45	10.55	—	—	—	5.15	5.25	7.35
Montreux	—	—	10.15	12.10	—	3.30	—	6.40	—
Huile	8.05	—	11.10	12.40	—	4.40	—	—	—
Hyon	8.10	11.20	11.40	12.45	3.30	5.00	6.45	4.45	—
Yvon	8.20	12.30	1.05	2.25	4.45	5.55	7.10	8.45	—
Cuchy D.	—	9.35	12.15	2.15	4.45	6.20	7.25	—	—
Evian A.	7.30	10.40	12.55	2.15	4.50	6.20	7.25	7.55	—